

Cannes – Prise II Quelques coups de coeur

Pierre Pageau

Number 274, September–October 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64881ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

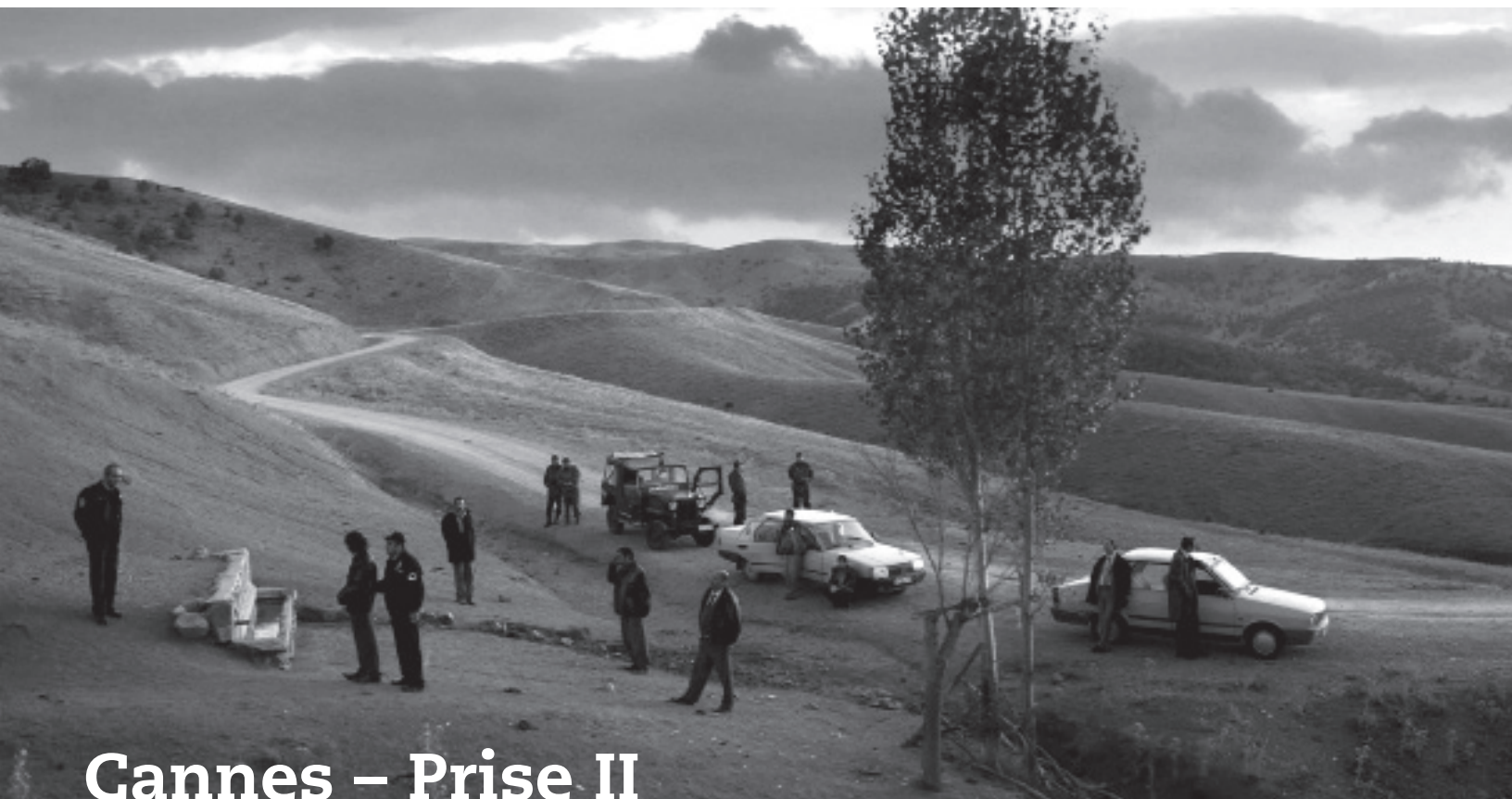
0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pageau, P. (2011). Cannes – Prise II : quelques coups de coeur. *Séquences*, (274), 4-6.



Cannes – Prise II

Quelques coups de coeur

L'année 2011 était annoncée comme une « grande » année, avec une sélection exceptionnelle. Ce qui ne fut pas tout à fait le cas. Cependant, plusieurs films méritent un détour. Nous nous attarderons sur deux films de la Compétition officielle : **Il était une fois en Anatolie** de Nuri Bilge Ceylan et **Le Havre** de Aki Kaurismaki, Deux films dans la section Un Certain Regard : **Restless** de Gus Van Sant et **Halt Auf Freier Strecke** (Arrêt en pleine voie) de Andreas Dresen. Deux films de La Semaine de la critique : **Los Acacias** de Pablo Giorgelli et **Walk Away Renée** de Jonathan Caouette.

Pierre Pageau

COMPÉTITION OFFICIELLE

Bir Zamanlar Anadolu'Da (Il était une fois en Anatolie) remporte le Grand Prix (ex-aequo avec **Le Gamin au vélo**). Il aurait pu se mériter la Palme d'Or, ex-aequo avec **Le Havre**. Mais, comme l'a dit Robert DeNiro lors de la conférence de presse finale, le film de Malick (**Tree of Life**), gagnant lui de la très convoitée Palme d'Or, était le seul film « big ». Le film de Ceylan, tout comme celui de Kaurismaki, est en quelque sorte un « petit » film. Ses objectifs sont plus modestes, mais plus réussis.

Le film de Ceylan se divise en deux parties. La première est très brève (environ 10 minutes), puis la seconde, qui représente donc l'essentiel du film, fait 145 minutes. Cette disproportion est déjà très révélatrice des intentions de Ceylan. Dans le premier segment, nous faisons irruption, à travers une vitre salie et dépolie, au milieu d'une buvette de trois hommes. On a donc vu quelque chose, ou presque, mais cela en cache-t-il davantage ? La suite du film consiste à percer

ce mystère; 145 minutes sont nécessaires pour tenter de retrouver le cadavre d'un de ces trois hommes et d'essayer alors de comprendre ce qui a bien pu se passer entre eux. L'ensemble demeure opaque. Cela peut nous rappeler aussi bien **Les Climats** (pour une ballade qui nous fait ressentir un univers physiologique) que **Les Trois Singes** (où il y avait aussi des morts qui n'étaient jamais montrés). Ceylan, dans son portrait de la futilité d'une poursuite, des désespoirs qui se pointent, nous donne ici encore une grande leçon de cinéma. Ce film a eu ses nombreux détracteurs (comme **Théorème** ou **Antichrist** dans le passé), mais il s'agissait encore ici d'une œuvre majeure.

Le Havre de Aki Kaurismaki remporte le prix de la Fipresci et le prix du Jury œcuménique. C'est l'histoire de Marcel Marx (hum!), bohème qui décide d'aider un enfant, immigré clandestin, originaire d'Afrique. Pour ce faire, il doit affronter une série d'obstacles dont ceux d'un État de droit qui refuse de voir le drame des réfugiés. Marx va se

Photo : **Il était une fois en Anatolie**

confronter à un détective, Monet (Jean-Pierre Darroussin, impeccable) qui, lui, sera tout le contraire d'un vrai détective. Darroussin, jouant le jeu avec une bonhomie apaisante, rejoint par son jeu le style de Kaurismaki. Dans ce film, le cynisme habituel du réalisateur a fait place à plus d'empathie, de solidarité, voire de tendresse. On comprend alors que le titre, *Le Havre*, fasse référence d'une part à un lieu précis (le port de Paris, lieu de toutes les migrations) mais aussi, d'une façon symbolique, à la notion de « havre de paix ». Pour une fois, l'humour distancié habituel de Kaurismaki nous rapproche des personnages. Il est vrai que le sujet s'y prêtait bien. Kaurismaki le contestataire fait preuve ici d'une vision généreuse; le jury du prix œcuménique a récompensé cela. Dans un style résolument non réaliste, presque surréaliste en fait, Kaurismaki défend des valeurs humaines de base; comme il l'a si bien fait dans le passé avec un film comme *L'homme sans passé* (2002). Il s'avère aussi très généreux, nous faisant cadeau de deux prestations de Pierre Étaix et Jean-Pierre Léaud, que l'on ne voit plus beaucoup au cinéma.

UN CERTAIN REGARD

Arrêt en pleine voie de Andreas Dresen remporte le Grand Prix Un Certain Regard (ex-aequo avec *Arirang*). Nous partageons les derniers moments de vie d'une victime du cancer du cerveau. Le film est parfois très difficile à regarder. Il semble s'adresser à cette nouvelle clientèle des salles de cinéma: les *boomers* prenant plein de pilules et sachant que leurs derniers jours arrivent. Mais le traitement extrêmement sobre, presque

didactique (comment apprendre à vivre concrètement avec une maladie incurable), fait de ce film une œuvre extrêmement percutante et convaincante. Il faut apprendre à apprivoiser la mort. Ce film de Dresen, comme celui de Van Sant, nous apprend à ne pas la craindre.

***Restless* de Gus Van Sant est donc aussi un film sur la mort. Mais il s'agit du film le plus lumineux que l'on puisse imaginer. La lumière est partout.**

Restless de Gus Van Sant est donc aussi un film sur la mort. Mais il s'agit du film le plus lumineux que l'on puisse imaginer. La lumière est partout. Dans une scène au cimetière, nous avons l'impression que de la lumière sort du gazon, des pierres tombales, de la forêt environnante. Le contraste est saisissant. Mais surtout ce choix de mise en scène est révélateur de la vision du monde de Van Sant. *Restless* ne possède pas l'ampleur, ou la signature, des grands Van Sant, mais il fait bien partie de son univers. Le côté facile du film est celui d'une sorte de *Love Story*, aspect qui ne fait pas partie de son œuvre habituellement (n'oublions pas que le film est produit par Ron Howard). Mais la tragédie romantique et un peu de surréalisme (le personnage fantomatique d'un kamikaze Japonais qui se mêle au récit des jeunes amoureux) sont des ingrédients de plusieurs de ses films. Et Van Sant en fait un large usage avec beaucoup de doigté.





Las Acacias



Arrêt en pleine voie



Le Havre

SEMAINE DE LA CRITIQUE

Las Acacias (Caméra d'Or) du réalisateur argentin Pablo Giorgelli a été mon coup de cœur cette année; comme l'ont été *La Visite de la fanfare* (2007), *Tulpan* (2008), *Policier, Adjectif* (2009) dans le passé. *Las Acacias* met en scène un camionneur qui doit prendre avec lui, pour un long voyage entre le Paraguay et l'Argentine, une femme et son bébé. Son univers est alors bouleversé. L'habitacle de son camion, l'équivalent de sa maison, est envahi par de nouveaux comportements. Il va devoir s'adapter. *Las Acacias* ressemble à un *road movie*, mais l'ensemble est trop intimiste pour cette formule. Il faut des prodiges de montage pour rendre de très nombreux champs/contrechamps vivants. Et le film réussit cela. En fait, il s'agit d'une histoire d'amour entre un «vieux monsieur» bourru et une jeune mère monoparentale, mais le tout a des allures des premiers émois d'un premier rendez-vous amoureux. L'émotion est donc au rendez-vous, en particulier dans la dernière partie du film, alors que notre camionneur toujours solitaire, découvre le bonheur possible de connaître une grosse famille. Le film est simple, certains diront simpliste, mais la vérité des situations gagne un ensemble de spectateurs.

Le *Walk Away Renee* de Jonathan Caouette nous a secoués. Comme il l'avait fait en 2004 avec son premier film, *Tarnation*. Dans *Tarnation* Caouette nous avait introduit d'une manière très autobiographique à son univers familial et, en particulier, à sa mère Renée Leblanc (Acadienne d'origine). *Walk Away Renee* peut être vu comme une continuité de ce regard et une nouvelle introspection de sa relation mère/fils. Dans son parcours de documentariste d'avant-garde, expérimental, Caouette nous surprend par cette démarche d'un fils qui veut sauver sa mère de sa dépendance à de multiples médicaments; il nous touche. D'une certaine façon, ce film peut nous rappeler, à quelques millions de dollars en moins, *Tree Of Life* (de Terrence Malick). Les deux mêlent drames individuels et visions cosmiques, des univers parallèles en quelque sorte. Mais le psychédéisme de Caouette répondant, en plus rigolo, au «new age» de Malick. Comme *Tarnation*, *Walk Away Renee* donne un effet de *work in progress*, mais, dans les deux cas, la déconstruction tient le coup parce que la sincérité est au rendez-vous.

Ces «coups de cœur» démontrent à leur façon que le festival de Cannes demeure le meilleur festival de cinéma au monde. La diversité et la qualité sont toujours au rendez-vous, et nous ne les manquons jamais.